

Entrevue avec Roland Mahé, directeur artistique du Cercle Molière*

Roland Mahé est directeur artistique du Cercle Molière depuis 1968. Sous sa direction, la plus ancienne troupe de théâtre au Canada est devenue une troupe professionnelle employant un personnel cadre de professionnels du théâtre et offrant des emplois à des dizaines de contractuels par année. Roland Mahé a signé au delà de quatre-vingt mises en scène et douze scénographies, dont de nombreuses créations; artiste-peintre, il apporte à ses conceptions le souci de la qualité visuelle du décor et de l'éclairage.

Pendant toute sa carrière, Roland Mahé s'est acharné à croire au théâtre en français dans un milieu minoritaire. Pour lui, le théâtre est un des outils essentiels pour maintenir le statut de la langue française au Manitoba et pour faire en sorte que la culture francophone de l'Ouest canadien demeure dynamique et résolument tournée vers l'avenir.

Son engagement dans le monde artistique lui a valu de nombreux prix, dont le Prix Manitoba Award, en 1995, pour sa contribution à la vie artistique de la province et le Prix Marcus de l'Association des théâtres francophones du Canada en 2001. Sa nomination au Temple de la renommée culturelle du Manitoba, en 1999, est un signe de la reconnaissance profonde de la communauté franco-manitobaine envers celui qui a su transmettre sa passion du théâtre à plusieurs générations de spectateurs.

* Transcription (avec quelques corrections) d'une entrevue extraite d'un document audiovisuel, intitulé «Production culturelle et expression artistique en milieu minoritaire: portraits d'artistes manitobains», que Laurence Véron a présenté dans le cadre d'un séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), qui a eu lieu à l'Université Laval, le 12 novembre 1998.

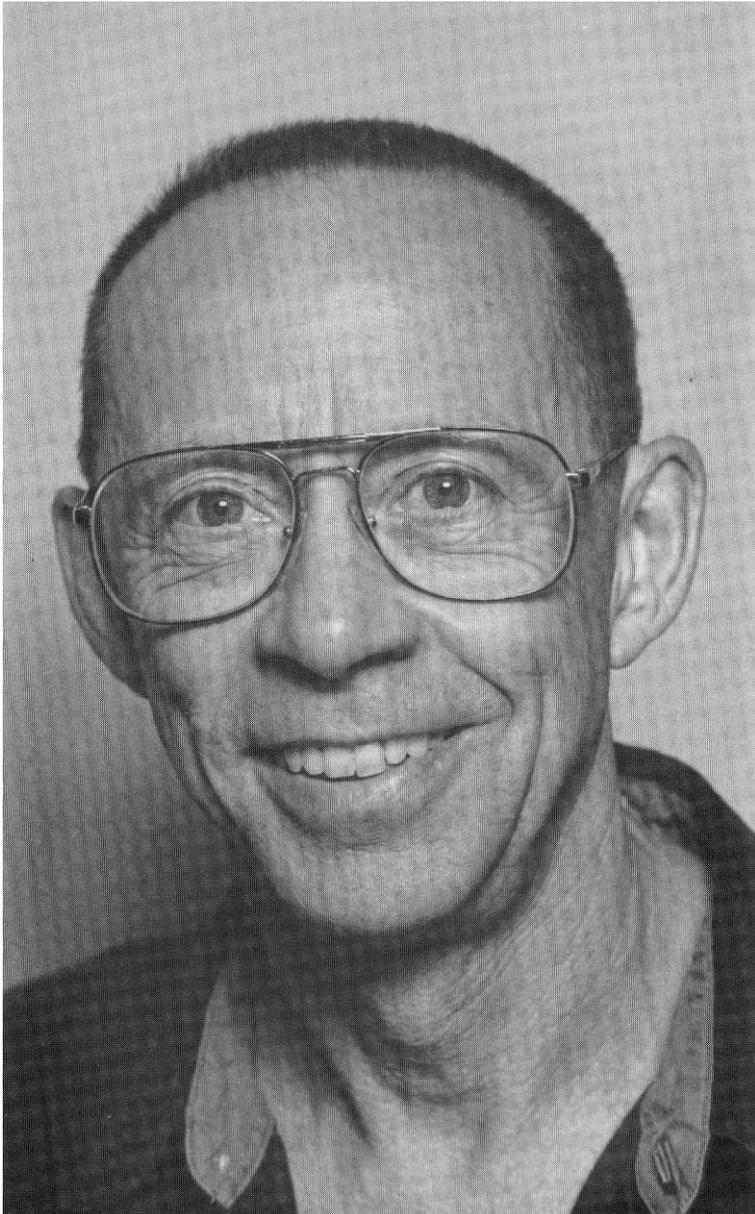


photo: Hubert Pantel

Laurence Véron: Roland Mahé, pourriez-vous décrire brièvement votre parcours artistique?

Roland Mahé: J'ai commencé très jeune au théâtre parce que mes parents m'emmenaient voir des spectacles du Cercle Molière dans des grands théâtres à Winnipeg. Et c'est peut-être le goût du théâtre qui m'a encouragé à faire les beaux-arts à l'Université du Manitoba. Après mon bac en beaux-arts, j'ai fait un diplôme en éducation pour ensuite aller étudier le théâtre à Montréal et puis à l'École d'art dramatique de Strasbourg, où j'ai terminé mes études en théâtre – mes études «traditionnelles» en théâtre. Ensuite, je suis revenu ici au Manitoba, parce que j'avais vraiment de goût de revenir au Manitoba, au Cercle Molière, et de continuer un peu dans la tradition avec cette dame qui m'a extrêmement encouragé et influencé, Pauline Boutal qui était directrice au Cercle Molière pendant vingt-cinq ans.

L. V.: C'était donc un choix de revenir ici à Saint-Boniface?

R. M.: Oui, c'était un choix conscient. J'aimais beaucoup Montréal, j'ai adoré Strasbourg. L'idée m'a traversé l'esprit de peut-être rester à Montréal ou à Strasbourg, parce que j'avais... On est jeunes ici dans l'Ouest canadien, je suis seulement la deuxième génération, du côté de mon grand-père, Français de France, et du côté de ma mère, du Québec; donc, on est jeunes ici dans l'Ouest et on a des liens, encore de la parenté pour la plupart de nous au Québec ou en France, ou les deux. C'était bien d'être en France, je sentais une certaine douceur dans la vie quotidienne, que j'adorais. Et aussi à Montréal parce que tout le monde parlait français, dans mon milieu. Évidemment, à l'époque, quand on allait chez Eaton à Montréal, on se faisait répondre en anglais; mais, dans mon milieu de théâtre, c'était en français. C'était agréable de vivre en français, mais je manquais beaucoup le Cercle Molière! La création et le fait de travailler dans mon métier. J'avais hâte de revenir, j'avais mes amis ici et les gens que je connaissais, le milieu que je connaissais, le public que je connaissais. Pour moi, ç'a été un plaisir de revenir ici et de commencer à travailler. Et il faut dire aussi que, quand on subit les influences de d'autres pays, de d'autres villes, de grandes villes, et qu'on s'intéresse aux grandes questions métaphysiques, quand on a vingt ans, on veut dire des choses importantes aux gens. Et puis nos choix

de pièces étaient teintés évidemment de mes préoccupations à l'époque, mais aussi je dois dire que, dans mes conversations que j'avais avec madame Boutal, elle avait les mêmes préoccupations, que ce soit au niveau politique, social, ou juste humain. On était de la même école: pour nous, vraiment, le théâtre, c'est la vie; le théâtre reflète vraiment le milieu dans lequel on vit et le but de faire du théâtre, c'est de mieux se comprendre. Elle avait la même philosophie. C'était une femme extrêmement intelligente, elle était passionnée de théâtre et de l'art en général. J'ai appris beaucoup d'elle. Elle m'a lancé dans une carrière que je ne m'attendais pas à faire d'ailleurs. J'étais loin de penser que je ferais du théâtre, je pensais faire une profession dans l'enseignement, puis il y a eu à un moment donné ce poste d'ouvert. Et je l'ai pris. Beaucoup de gens m'ont déconseillé de le prendre, parce qu'il n'y avait aucune sécurité – c'est encore vrai [rires] – mais je ne regrette pas mon choix. C'est encore un plaisir!

L. V.: Cela fait combien de temps maintenant que vous êtes directeur artistique du Cercle Molière?

R. M.: J'ai commencé comme directeur du Cercle Molière en 67... ça fait longtemps! [rires] mais on se renouvelle malgré nous. On est obligé d'aller toujours plus loin. Ce qui est intéressant pour nous au Cercle Molière, c'est qu'on a encouragé énormément la création de nouveaux auteurs. Ça, c'est l'influence très forte qu'on a reçue du Québec... Évidemment on peut parler de Gratien Gélinas, qui a vraiment été le début du théâtre québécois. Mais c'est vraiment avec l'influence de Michel Tremblay sur le théâtre québécois qui a influencé le Cercle Molière aussi, parce que quand les *Belles-Sœurs* a été monté à Montréal, la même année, on l'a créé ici au Cercle Molière, je pense en 1968. Cette prise de conscience de notre langue et de notre identité était très forte tout à coup. Ça a pris sa force au Québec avec Michel Tremblay parce que parler la langue de la rue au théâtre, ça se faisait pas à Montréal, c'était mal vu par l'élite. On l'a tellement critiqué, c'était affreux. Puis, nous, tout à coup, on s'est dit: Bien, c'est possible aussi de se rapprocher sur la scène, de ne pas avoir honte de ce qu'on était, de notre accent, de notre vocabulaire. On n'était plus obligés à un moment donné de faire des pièces à la française. Ça a été une grande

révolution au Cercle Molière, comme ç'a l'a été au Québec d'ailleurs, pour notre public. Le public était renversé à la première des *Belles-Sœurs* ici. Je me rappelle, les gens étaient complètement sidérés, bouleversés. Ils sortaient en disant: «Enfin, on s'entend parler sur la scène, et enfin, l'esprit qu'on vit dans notre culture, on le voit sur la scène.» Ç'a été le début d'un grand renversement au Cercle Molière, et pas seulement au Cercle Molière. On vivait parallèlement ce qu'on vivait ailleurs au Canada, et plus spécifiquement au Québec.

L. V.: Est-ce que cela, c'est encore vrai? Quand vous montez les pièces québécoises, est-ce que le public réagit de cette manière-là encore?

R. M.: Non, ce n'est plus vrai maintenant. C'est moins vrai maintenant parce qu'on a fait valoir nos auteurs d'ici, notre culture d'ici, notre façon de s'exprimer, malgré qu'on espère être universels. On exprime les joies, les angoisses des êtres humains... parfois, c'est teinté par notre milieu, par le climat d'ici, par ce qu'on vit ici, par notre culture. Mais on commence à pouvoir... avec les auteurs, que ce soit non seulement en théâtre mais en poésie, en littérature en général, on commence à se reconnaître un peu plus quand on se lit sur une page et qu'on se voit sur la scène. Et, dans tous ces domaines-là au Manitoba, on a réussi à dénicher plusieurs auteurs pour le théâtre, et pour la littérature aussi. Pour le théâtre, on a fait le compte: dans les vingt dernières années, on a eu quand même une cinquantaine de créations d'auteurs d'ici sur la scène du Cercle Molière. C'est vraiment important ça, et ça crée une tradition, un tremplin, et ça nous fait évoluer dans notre création. Mais évidemment, il y a encore des liens étroits avec le Québec et la création québécoise. [...] Le Québec s'ouvre de plus de plus vers l'extérieur. [...] Depuis les cinq dernières années, on voit de plus en plus d'ouverture des créateurs et des artistes québécois vers l'extérieur. [...] On a beaucoup à apporter, je pense, mais on est encore un peu timides à l'extérieur du Québec. [...] Il y a l'Association des théâtres francophones qui représente les troupes de théâtre à l'extérieur du Québec qui sont en milieu minoritaire, et de plus en plus, il y a des liens qui se font avec les troupes au Québec, et les troupes de théâtre en région au Québec. Il faut qu'il y ait un lien parce que, trop souvent, eux aussi sont

oubliés en région au Québec, presque aussi souvent que nous ici «en région»! Mais, nous, on se voit pas vraiment en région. On se croit des centres de culture et d'une identité très, très vraie pour nous. Et on n'a rien à envier aux autres vraiment, sinon des fois, sinon, la population. Parce qu'ici, quand on pense que le Manitoba a seulement un million d'habitants et que la moitié de la population est dans Winnipeg, on ne peut pas s'attendre à ce que les francophones soient nombreux, nombreux... Mais, d'après un sondage du Conseil des arts du Canada, le Cercle Molière, par rapport aux autres troupes de théâtre au Canada, a le plus haut pourcentage de son public qui vient au théâtre, le public cible qui vient au théâtre. C'est quand même encourageant! On vient de finir le premier spectacle de la saison, par exemple, et c'était pas un énorme succès, mais un bon succès, qui attire au delà de 1 000 personnes à un spectacle, avec une base de population francophone qui n'est vraiment pas très élevée, c'est quand même élevé pour notre théâtre et la grosseur de notre théâtre à comparer aux autres théâtres à travers le pays. C'est un aspect encourageant, mais ça se travaille depuis longtemps: ici, au Manitoba, il a quand même une longue tradition de théâtre.

L. V.: Vous disiez que vous remarquez depuis quelques années, du côté du milieu artistique québécois, une ouverture vers le reste des francophones canadiens, c'est bien cela?

R. M.: Oui, il y a un grand effort et surtout dans tous les domaines. Je sens... je vais souvent dans des rencontres au Québec, soit des festivals soit des rencontres de théâtre, et le discours nationaliste n'existe plus chez les artistes. Ils ne veulent plus en parler. On parle surtout de diffuser à l'extérieur. Il semble qu'on a le goût d'aller voir ce qui se passe ailleurs et de non pas rester entre nos quatre murs du Québec et d'aller ailleurs. Par exemple, l'expérience qu'on a eue avec une troupe du Québec qui est venue ici la saison dernière. Pour eux, c'a été une découverte. De découvrir le pays, de découvrir les francophones ailleurs, de découvrir ce qui se passe, ce qu'on produit, l'énergie, la vitalité à l'extérieur du Québec, ils en étaient renversés, et même au point de remettre en question pour certains leur opinion politique! Vraiment! Sans que nous on en parle, sans qu'on pousse quoi

que ce soit ou dise quoi que ce soit. Mais c'est souvent juste dans la communication qu'on découvre autre chose, qu'on devient... qu'on se pose des questions sur le Canada [...] Leur opinion n'est plus aussi forte, et même s'ils demeurent nationalistes, ils vont avoir une meilleure compréhension et être moins... étroits dans leur façon de penser, dans leur jugement sur le restant du Canada et sur les francophones hors Québec. Il y a vingt-cinq ans de cela, on m'avait dit: «C'est utopique de penser que le Cercle Molière peut même avoir une saison de théâtre avec abonnements. Il faut pas y penser, il n'y pas assez de francophones ici pour le faire. » On a foncé et on a eu des abonnés. Et puis, je fais un métier, j'adore mon métier, je le fais ici parce que j'ai choisi de le faire ici, dans un pays bilingue avec une population francophone. Je suis passionné de théâtre, je veux abonner tous les Franco-Manitobains au Cercle Molière! C'est mon but, ça. Et je pense que c'est le but de n'importe qui qui œuvre en théâtre. On se retrouve souvent dans un petit village dans une grande ville, même avec une majorité. J'ai vu cela en France; ils ont souvent les mêmes problèmes en région. Les mêmes problèmes à Montréal, avec des troupes à Montréal. Lorsqu'on pense à des troupes de la grosseur du Cercle Molière. Évidemment quand on parle du Théâtre du Nouveau Monde ou du Rideau Vert, ces grandes troupes qui ont une grande tradition, qui sont subventionnées à mort par le fédéral et le provincial, là c'est un peu différent parce qu'ils ont «l'image»; mais quand on regarde les plus petites troupes, elles ont peut-être les mêmes difficultés. On regarde une ville ou les millions qui sont dans la ville, mais une troupe de théâtre joue pour... pour un village dans cette grande ville. Notre communauté ici, c'est un grand village dans une grande communauté canadienne et c'est à moi de faire valoir cette discipline que j'adore, qui est le théâtre, et de partager cette discipline avec le plus de personnes possible, avec un grand public. Et au théâtre, on a cette intimité étroite avec le public qu'on a moins dans d'autres domaines parce que le public vient en personne tous les soirs voir une pièce de théâtre – on espère [rires]! [...] C'est cette communication directe avec les gens que j'aime beaucoup, qu'on vit au théâtre. C'est un art vivant et c'est ça qui me passionne avec le théâtre, cette communication avec le «vrai monde».

L. V.: À cause de la nature du théâtre, c'est peut-être vous, parmi tous les artistes franco-manitobains, qui êtes le plus près du public, qui pouvez sentir son pouls?

R. M.: On sent le pouls du public, c'est vrai. C'est très vrai. Il n'y a rien de plus... angoissant que de suivre une pièce de soir en soir et de voir la différence chez le public. [...] C'est tellement angoissant. Le public est difficile à prédire. L'intelligence du public varie à chaque soir. Des soirs, le public va être attentif au texte, à ce qu'on dit dans la pièce; et, d'autres soirs, le public va être plus porté à voir l'humour qui est dans le jeu. Évidemment, c'est angoissant, mais il y a un certain... ça crée un lien qui est très étroit, parce qu'on vit ce qu'ils vivent, le soir avec eux. Au même moment, à la même intensité. Mais c'est toujours à recommencer, de pièce en pièce. C'est peut-être une raison pour laquelle j'aime le théâtre: on oublie... on oublie ce qu'on a fait et on recommence à zéro. Je ne suis pas du genre musée, moi, dans le sens de garder les vieilles choses [rires]... c'est à recommencer à neuf. [...] Moi, deux jours après qu'un spectacle est fini, j'ai oublié le spectacle. C'est à recommencer, je suis dans le nouveau déjà. C'est ce qui m'intéresse beaucoup aussi avec le théâtre, de ne pas s'apitoyer sur le passé, de laisser... le passé, c'est le passé, on apprend, on va de l'avant. On va toujours de l'avant justement, c'est ça qui est important. Le nouveau discours qu'on doit avoir au théâtre... mais on se trompe aussi! On se trompe comme on se trompe dans tout. On pensait des fois et puis c'est pas aussi bien qu'on pensait. Et puis des fois, on met toute sa confiance dans un auteur et on est un peu déçu parce que le cheminement ne s'est pas fait au niveau de qualité, au niveau de bonne structure dramatique, ou le langage n'est pas tout à fait le bon langage. Mais il faut prendre des risques. Je pense que c'est inhérent au théâtre de prendre des risques, parce que c'est vivant et ça reflète dès maintenant une réalité. Si on ne prend pas de risque, je pense qu'on vit dans le passé, et c'est pas du tout... c'est pas du tout la raison d'être du théâtre.

L. V.: Est-ce que vous avez l'impression que le public a évolué depuis les dernières années? Pensez-vous que notre public, lui, vit plus dans le passé que dans l'avenir?

R. M.: Non, je ne crois pas que le public vit plus dans le passé... Pas facile à répondre... Notre public... suit. Évoluer, c'est encore un mot que j'hésite à utiliser. Je pense que le public suit et le public découvre. Le public découvre de pièce en pièce, d'auteur à auteur, puis les choix qui sont faits... découvre d'autres façons de voir le monde, découvre une autre réalité. Et c'est là que le public a sa réaction. «C'est une réalité qui nous plaît pas, c'est une réalité qui n'est pas vraiment nous. Ou c'est nous, mais on veut pas l'accepter. Ou c'est nous puis c'est triste. C'est trop triste, on n'aime mieux pas voir. Ou c'est intéressant, on découvre autre chose.» Moi, j'ai été tellement surpris du public qui suit justement, qui découvre autre chose. C'est évident, quand on n'aime pas voir quelque chose dans notre quotidien, on veut pas le revoir sur la scène, parce que c'est trop pénible ou c'est trop douloureux. On dit, non ça ne m'intéresse pas de voir ce thème-là sur scène, parce que je ne peux pas même quotidiennement, dans mon existence, y faire face à cette réalité-là. Le public suit assez bien notre démarche – et j'espère qu'on évolue nous aussi en faisant nos choix et notre lecture de différents auteurs; il apprend puis devient plus conscient de certaines choses. Comme nous en faisant une création, en montant une pièce. C'est toujours bien de découvrir aussi une nouvelle façon de voir les choses.

L. V.: Qu'est-ce que vous aimeriez que les gens sachent de Roland Mahé?

R. M.: Moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est de donner un sens à la vie avec l'outil que j'ai et d'avoir une meilleure connaissance de la vie à travers le théâtre. Et que le public, en venant voir les pièces, tout à coup, ait cette même conscience, pas conscience... ce même étonnement peut-être par rapport à la vie et jamais rester... toujours essayer d'aller plus loin. Pour moi, c'est cela qui m'intéresse le plus: toujours aller plus loin dans sa compréhension de l'existence. Je vis pour ça!

Laurence Véron
Collège universitaire de Saint-Boniface